



HAL
open science

”L’obsession de la décadence dans l’œuvre bretonne de Paul Féval (1816-1887)” Séance 6 du SLAC (séminaire littéraire des armes de la critique) : sociologie du déclinisme en littérature 22 mars 2019

Félicité de Rivasson

► **To cite this version:**

Félicité de Rivasson. ”L’obsession de la décadence dans l’œuvre bretonne de Paul Féval (1816-1887)” Séance 6 du SLAC (séminaire littéraire des armes de la critique) : sociologie du déclinisme en littérature 22 mars 2019. 2021. hal-03279585

HAL Id: hal-03279585

<https://hal.science/hal-03279585>

Preprint submitted on 6 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'obsession de la décadence dans l'œuvre bretonne de Paul Féval (1816-1887)

Écrivain aujourd'hui boudé par la postérité, Paul Féval (1816-1887) fut pourtant une figure majeure de la vie littéraire de son temps. Roi du roman-feuilleton sous la monarchie de Juillet, puis sous le Second Empire, le père du célèbre *Bossu* (1857) s'y illustre et s'y singularise en imprégnant ses fictions de légendes et de traditions bretonnes. Né à Rennes en 1816, il est en effet un écrivain breton – encore lu et apprécié comme tel en Bretagne – qui, bien qu'exilé à Paris, tire son inspiration de sa province d'origine.

Dans ses nouvelles de jeunesse comme dans ses romans-feuilletons ultérieurs peut se lire son attachement pour la Bretagne, appelée à disparaître :

Maintenant tout a disparu, et tout disparaît ainsi tour à tour, la vaillante terre de Bretagne, dont l'histoire se lisait à la face du ciel, depuis les druides jusqu'à nous, dans ses monuments et dans ses ruines, la Bretagne « se renouvelle » ; elle se drape gauchement sous les oripeaux de Paris ; elle gratte elle-même son sol, honteuse de cette poussière des vieux âges qui était sa plus belle parure.¹

écrit-il, dès 1841, dans *Le Capitaine Spartacus*. De fait, ses grands romans bretons : *Le Loup blanc* (1843), *La Fée des Grèves* (1850) et sa suite, *L'Homme de fer* (1855-56), ou encore *La Louve* (1855-56), qui s'attachent à faire renaître les grandes heures de la Bretagne, sont autant de romans de la décadence, qu'elle soit celle du paysage, transformé par l'industrie, telle la forêt de Rennes dans *Le Loup blanc*, « bien déchue de sa gloire antique² », où les marteaux des usines ont remplacé les cors de chasse ; celle de la chevalerie bretonne face à l'hégémonie française dans *L'Homme de fer*, incapable d'empêcher l'enlèvement du duc de Bretagne ; ou celle des nobles familles bretonnes, à l'instar de leurs demeures décrépites – comme le château des Kernel dans *Un drôle de corps* « bien déchu » – lui-aussi – « de sa splendeur première³ ».

De fait, dans la plupart de ses romans, l'intrigue repose sur la déchéance d'une de ces antiques familles bretonnes, dépossédée par la monarchie centralisatrice ou par la Révolution (*Fontaine-aux-perles*, 1845 ; *Les Belles-de-nuit*, 1849-50). Si les descendants de ces prestigieuses lignées sont incapables de préserver leur héritage, d'obscurs et fidèles serviteurs se battent à leur place pour rétablir dans ses droits l'héritier auquel ils ont voué leur vie (*Rollan Pied-de-fer*, 1842 ; *Le Loup blanc*, 1843).

Cette obsession du déclin se retrouve dans toute son œuvre littéraire, jusqu'à son dernier roman breton, *Châteaupauvre* (1876-77), où le constat de la déchéance de la Bretagne, menacée par la marche irrésistible du progrès, s'accompagne d'un sentiment d'urgence à peindre un monde qui disparaît :

On trouve encore en Bretagne des petits coins qui sont bretons, mais ils deviennent rares. Il faut se dépêcher de peindre d'après nature, car le modèle se dérobe rapidement, aussi bien les gens que le paysage. (...) Je vais (...) raconter peut-être la dernière histoire du pays des grandes pierres et des chênes tordus, qui respire le sel de la mer en mangeant du blé noir et en buvant des pommes.⁴

Le romancier rejoint ici les préoccupations des folkloristes du XIX^e siècle, chez lesquels le besoin de collecter et de mettre en valeur les cultures régionales naît avant tout d'une prise de conscience de leur déclin. On peut lire ce constat dans la Préface de *La Littérature orale de la Haute-Bretagne* de l'ethnologue Paul Sébillot :

¹ Paul Féval, « Le citoyen capitaine Spartacus », in *Chouans et Bleus*, Limoges, Marc Barbou, sans date, p. 218-219.

² Paul Féval, *Le Loup blanc*, Paris, Victor Palmé, 1883, p. 2.

³ Paul Féval, *Un drôle de corps*, Muzillac, éd. des six coupeaux, 2012, p. 48.

⁴ Paul Féval, Dédicace de *Châteaupauvre, voyage au dernier pays breton*, Paris, V. Palmé, 1878, p. 1.

La littérature orale a une tendance à disparaître, non pas en bloc et tout d'un coup, mais par émiettement, et il n'est que temps d'en sauver les débris. Né en 1843, j'ai déjà constaté que des contes racontés dans mon enfance (...) ne se retrouvent plus aujourd'hui.⁵

De fait, Paul Féval, qui depuis ses débuts littéraires imprègne ses œuvres narratives de légendes bretonnes, affecte même, à la fin de sa carrière, une posture de collecteur ; il aime à se mettre en scène en « chasseur d'histoires⁶ » ou en « *achetoux* d'histoires⁷ », pour parler gallo, en quête d'un bon conteur, ou en promeneur qui remplit son panier de légendes cueillies sur les chemins bretons⁸.

Il s'agit ici de replacer cet intérêt du romancier pour les traditions populaires, dans un mouvement plus vaste de revivification de la culture bretonne, né à la fin des années 1830, au sein d'un groupe de jeunes auteurs bretons exilés à Paris⁹. Ce petit cénacle de Bretons, très actifs dans les années 1830, que le vicomte Théodore Hersart de La Villemarqué, qui en est le chef de file, décrit dans son article sur « La renaissance bretonne »¹⁰ se réunit dans la mansarde des frères Potier de Courcy, rue de la Victoire, autour du romancier Émile Souvestre, du poète Auguste Brizeux, ou encore du vieux grammairien Jean-François Le Gonidec qui normalise la langue bretonne.

Il ne semble pas que le jeune Paul Féval ait fréquenté la mansarde des Courcy à son arrivée à Paris, à la toute fin des années 1830. D'après un des membres du groupe, le critique et poète rennais Hippolyte Lucas, qui a soutenu l'apprenti romancier à ses débuts, Féval « n'appartient pas à cette génération-là : il est venu plus tard¹¹ ». L'influence du petit cercle breton est cependant manifeste dans son œuvre. Si, à ses débuts, Féval profite¹² de l'engouement pour la Bretagne suscité par les travaux de ses confrères bretons, il ne s'agit pas seulement, pour le jeune romancier, d'exploiter la vogue du moment ; il exprime aussi ses convictions profondes, lui le « chrétien de plume et même chouan¹³ », volontiers nostalgique de l'ancien duché breton. Il exalte l'esprit de résistance breton, incarné par les *Loups*, brigands de la forêt de Rennes, récurrents dans son œuvre, sorte d'ancêtres des chouans qui se rebellent contre l'impôt français (*Le Loup blanc*, 1843 ; *Fontaine-aux-perles*, 1845 ; *La Louve*, 1855-56). Le romancier romantique prend aussi résolument la défense de l'Irlande catholique contre l'Angleterre protestante dans ses romans (*Les Mystères de Londres*, 1844 ; *La Quittance de minuit*, 1846 ; *Les Ouvriers de Londres*, 1848) et dans ses articles de journaux¹⁴.

Il se fait ainsi l'écho des discussions passionnées du petit groupe de la rue de la Victoire, majoritairement légitimistes. Sensibles au principe des nationalités¹⁵, ces derniers, qu'Alfred de Courcy, dans *Les Français peints par eux-mêmes*, décrits comme « fanatiques amants de la Bretagne, champions attardés de son indépendance¹⁶ », n'hésitent pas à comparer le sort de la Bretagne, « traitée en province

⁵ Paul SEBILLOT, *La Littérature orale de la Haute-Bretagne* (1881), Préface. Cité par Françoise Morvan, *Contes de Haute-Bretagne*, Rennes, éd. Ouest-France, 2007, Introduction, p. 14.

⁶ Paul Féval, *Châteaupauvre*, Sables d'Or les Pins, éd. Astoure, 2012, p. 61.

⁷ *Ibid.*, p. 116.

⁸ Cf. Paul FEVAL, *Grêle d'histoires*, manuscrit inédit conservé à la bibliothèque des Champs libres de Rennes : « Là-bas on donne le nom de « grêle » à des petits paniers, faits de lattices flexibles, tissées en manière de nattes et qui servent à transporter les comestibles [...] pour aujourd'hui, j'ouvre ma grêle pleine d'historiettes cueillies au long de la route, et je la renverse tout bonnement. »

⁹ Cf. Catherine BERTHO, « L'invention de la Bretagne [Genèse sociale d'un stéréotype] », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 35, novembre 1980, p. 58.

¹⁰ Théodore HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, « La renaissance bretonne, épilogue », dans Félix Benoist, *La Bretagne contemporaine*, vol. 3, Nantes, H. Charpentier, 1865, p. 1-26.

¹¹ Hippolyte LUCAS, *Portraits et souvenirs littéraires*, Paris, Plon, 1890, Appendice, p. 249.

¹² En avril 1841, il se fait ainsi remarquer en publiant dans la prestigieuse *Revue de Paris* une nouvelle, « Le Club des phoques », dont l'action commence à Saint-Malo

¹³ Paul Féval, *Le Coup de grâce*, Paris, Victor Palmé, 1881, p. 263.

¹⁴ Cf. Jean C. NOËL, « Paul Féval et l'Irlande autour de 1848 (I) », *Études irlandaises*, n°17-1, 1992. pp. 171-179 et « Paul Féval et l'Irlande autour de 1848 (II) », *Études irlandaises*, n°17-2, 1992. pp. 95-103.

¹⁵ Cf. Catherine BERTHO, *op. cit.*, p. 58.

¹⁶ Alfred DE COURCY, « Le Breton » in *Les Français peints par eux-mêmes : Encyclopédie morale du dix-neuvième siècle*. Province : tome troisième, Paris, L. Curmer, 1842, p. 1.

conquise¹⁷ » à celui de l'Irlande, sa sœur celte, opprimée par le joug anglais, et exaltent le concept de « nation » bretonne face à une France centralisatrice peu respectueuses de ses libertés.

Ces érudits bretons initient un mouvement de reconnaissance de la culture bretonne, jusqu'ici méprisée, en lui imprimant une coloration catholique et conservatrice¹⁸ : en 1831, on acclame *Marie*, le recueil de poèmes d'Auguste Brizeux dans lequel il célèbre, sous les traits d'une jeune paysanne, sa Bretagne natale ; en 1836, *Les derniers Bretons*, d'Émile Souvestre, recueil sur les traditions bretonnes publié en feuilleton dans *La Revue des deux Mondes*, passionne les élites parisiennes. Enfin, c'est surtout le *Barzaz-Breiz* de La Villemarqué, son grand recueil de poésie bretonne, qui révèle, en 1839, la Bretagne aux cercles mondains et littéraires. Cet ouvrage, enrichi à mesure des éditions, n'est pas seulement le recueil de *Chants populaires de la Basse-Bretagne* qu'indique son sous-titre, mais aussi une fervente célébration du sol natal – ses costumes, ses mœurs, son idiome national.

Mais c'est aussi, comme l'écrit Nelly Blanchard, un « réservoir symbolique de révolte¹⁹ », une charge virulente contre la modernité et ses corollaires, l'industrialisation, l'embourgeoisement de la société, le règne de l'argent. Face à ces mutations, la Bretagne, dans le *Barzaz-Breiz* comme dans les romans de Paul Féval²⁰, apparaît comme le dernier rempart moral.

Pour Daniel Fabre, l'ethnologie doit sa naissance aux écrivains romantiques qui, conscient des mutations auxquels ils assistaient, ressentirent la nécessité de prendre en charge les vaincus de l'histoire. Il souligne la « contradiction intime » vécue par certains écrivains, « républicains, voire [...] socialistes, partisans fervents de la marche au progrès scientifique et de l'élévation culturelle du peuple politique » qui « n'en créent pas moins une poétique de l'Ancien Régime, une histoire des oubliés, une ethnographie des traditions...²¹ »

Le milieu breton se fait l'écho de ces débats et de ces contradictions. En introduction de ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, le positiviste Ernest Renan (qui fut président du Dîner celtique de 1880 à 1892) livre ainsi une apologie du progrès qui voile à peine sa nostalgie de son enfance bretonne. Constatant que « le monde marche vers une sorte d'américanisme, qui blesse nos idées raffinées²² », il se résigne cependant à « l'ère de la médiocrité²³ » qui devrait apporter à tous la liberté, même au prix de « ce qui est noble et bon²⁴ ».

Le républicain Émile Souvestre professe le même fatalisme dans *Les derniers Bretons* :

Enfant du progrès, nous sommes résigné à toutes ses exigences. [...] Pour les nations, comme pour les hommes, il est bon de conserver les cadavres, afin de les faire servir aux recherches instructives et aux besoins de l'avenir.²⁵

Pour La Villemarqué, qui raconte que ce passage fit « bondir » le poète Auguste Brizeux, Souvestre « sacrifie volontiers [aux monuments] l'esprit arriéré qui les éleva²⁶ ». Pour lui, le rôle du collecteur n'est pas de « conserver les cadavres », mais de garder ces traditions bien vivantes, quitte à les arranger à sa façon, de manière à les rendre plus conformes à son propos : l'ancienneté de la culture bretonne, l'esprit de résistance des Bretons aux Français – ce qui déclenche, en 1867, la « querelle du *Barzaz-Breiz* » : des

¹⁷ *Ibid.*, p. 2.

¹⁸ Cf. Catherine BERTHO, « L'invention de la Bretagne [Genèse sociale d'un stéréotype] », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 35, novembre 1980, p. 58.

¹⁹ Nelly BLANCHARD, *Barzaz-Breiz. Une fiction pour s'inventer*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 279.

²⁰ Cf. Jean-Pierre Galvan, Paul Féval. *Parcours d'une œuvre*, Paris, Les Belles Lettres, coll. Encre, 2000, p. 105.

²¹ Daniel FABRE, « D'une ethnologie romantique », in Daniel Fabre (dir.), *Savoirs romantiques. Une naissance de l'ethnologie*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2011, p. 55.

²² Ernest Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, Librairie Générale française, « Le livre de poche », 1992, p. 10.

²³ *Ibid.*, p. 13.

²⁴ *Ibid.*, p. 10.

²⁵ Souvestre, *Les derniers Bretons*, Paris, éd. des Équateurs, 2013, p. 7.

²⁶ Théodore HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, « La renaissance bretonne, épilogue », éd. cit., p. 6.

chercheurs comme François-Marie Luzel, qui ont adopté des méthodes de collecte plus scientifiques, lui reprochent son manque d'exactitude²⁷.

Brizeux, comme La Villemarqué, ne peut se résoudre à ce progrès qui détruit tout sur son passage, tel le chemin de fer qu'il décrit dans son « Élégie de la Bretagne²⁸ » : « le grand destructeur », comme il l'appelle, ou le « dragon rouge annoncé par Merlin » menace pour lui non seulement la langue ou les coutumes des Bretons, mais leur âme même. Fustigeant l'industrie qui enlaidit tout et fait advenir le règne de l'argent, le poète exhorte la science d'« éclairer[r] les esprits sans dessécher les âmes ». On retrouve les mêmes inquiétudes dans une conférence de Paul Féval sur les superstitions où, citant Brizeux d'ailleurs, il implore son public parisien de « porter en Bretagne le bienfait matériel et le bienfait moral », mais d'y laisser « cette humble foi qui va si bien à la patrie des bardes et des chevaliers²⁹ ».

Reflète des craintes et des aspirations de la province conservatrice face aux bouleversements de la modernité, le *Barzaz-Breiz* oscille ainsi, selon Nelly Blanchard, entre « l'élan énergique vers l'avenir et le repli nostalgique vers le passé³⁰ » : si le temps effrite, érode, altère, il n'empêche pas la permanence ni la transmission. La poésie échappe au temps et survit à l'histoire. Charge en est réservé au « dernier barde » d'en sauver les débris.

C'est en effet sous ce nom que Féval célèbre³¹ le célèbre collecteur dans un article³² publié à l'occasion de la sixième édition du *Barzaz-Breiz*. Admettant la mort de la Bretagne indépendante, il souligne cependant la survivance de la poésie bretonne « qui plane religieuse et immortelle au-dessus de ces grands débris³³ ». Cependant, cette dernière aussi est menacée par la modernité, et l'on voit resurgir, dans la conclusion de l'article, l'obsession de la perte, du déclin inexorable :

Il était temps ! Les vieillards s'en vont et la jeunesse ne sait plus. Quelques années encore, et l'on eût peut-être en vain interrogé la mémoire de l'antique province. – Le dernier barde est venu à son heure, et il fait bien de se hâter, car les souvenirs se voilent, et demain il eût été trop tard.³⁴

Face à ce constat, Féval, qui n'est pas ethnologue, mais romancier, cherche un autre biais pour freiner la disparition de la culture bretonne. Ce biais, c'est le roman-feuilleton, qui chaque jour, depuis l'invention d'Émile de Girardin, apporte son lot de fiction au rez-de-chaussée des journaux. Pour Féval, cet échange quotidien avec le lecteur rapproche ce nouveau média du conte traditionnel, qu'il considère comme son ancêtre. Il présente ainsi son conte breton *Le joli Château* (1844) comme « un rudiment de *nouvelle*, un récit comme on pouvait en faire, au fond des pauvres campagnes, cent ans avant que le *feuilleton* fût inventé³⁵ ».

Dans ses essais *Expérience et pauvreté* (1933) et *Le Conteur* (1936), Walter Benjamin a montré que la crise de l'expérience allait de pair avec la disparition des conteurs : l'expérience des anciens, qu'ils transmettaient par des histoires, a été remise en cause par l'apparition de la technique qui a bouleversé

²⁷ Postic, Fañch, 2015. « Le Beau contre le Vrai ? La "Querelle du Barzaz-Breiz" (1866-1868) » in *Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie*, Paris, IIAC-LAHIC, UMR 8177.

²⁸ Auguste Brizeux, « L'Élégie de la Bretagne » in *Histoires poétiques* (I-VII), Paris, éd. Alphonse Lemerre, vol. 4, pp. 77-81.

²⁹ Paul Féval, « Ma Première aux Parisiennes », *L'Événement*, 2 mars 1866.

³⁰ Nelly BLANCHARD, « Entre dégénérescence et permanence : langue, poésie et nation bretonnes face au temps dans le *Barzaz-Breiz* de Théodore Hersart de La Villemarqué (1839-1845-1867) », in Carmen Alén Garabato (dir.), *L'éveil des nationalités et les revendications linguistiques en Europe (1830-1930)*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 44.

³¹ On n'a pas de preuve que Féval et La Villemarqué se soient fréquentés mais ils avaient des connaissances communes, et leurs œuvres sont remplies d'hommages réciproques. On relève surtout, chez les deux écrivains bretons, une grande parenté de thèmes et d'expressions, ainsi qu'une même sensibilité littéraire.

³² L'expression choisie par Féval pour désigner La Villemarqué, « le dernier barde », rappelle ce sous-genre littéraire du « dernier », initié par Fenimore Cooper avec son roman *Le Dernier des Mobicans* (1826). *Les Aventures du dernier Abencerage* (1826) de Chateaubriand ; *Le dernier Chouan ou La Bretagne en 1800* (1829) de Balzac, *Les derniers Bretons* (1835-1837) d'Émile Souvestre ou encore *La dernière Aldini* (1838) de George Sand, mettent aussi l'accent, dès leur titre, sur l'idée d'une perte inévitable. *Château-pauvre*, le dernier roman breton de Féval, porte d'ailleurs pour sous-titre : *Voyage au dernier pays breton*.

³³ Paul FEVAL, « Le dernier Barde » in *Le Soleil*, 30 mai 1867.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ Paul Féval, « Le Joli Château », *Contes de Bretagne*, Monein, PRNG éd., 2008, p. 8. C'est Féval qui souligne.

l'ordre du monde. Le roman, en écartant le récit du domaine de la parole vivante, semble avoir précipité ce déclin : l'écriture, comme la lecture, sont solitaires, contrairement à l'acte de conter qui est un échange d'expériences oral.

Pour Féval, au contraire, le roman-feuilleton doit prendre à rebours ce déclin du conte en recréant le mode de transmission de la légende et la communion sociale dans l'imaginaire qu'elle permet. Charge lui est en effet réservée de prendre le relais du conteur breton en s'en faisant l'héritier voire le continuateur. Dans ses romans-feuilletons bretons, outre les descriptions minutieuses de traditions populaires³⁶ et l'utilisation (massive dans *Châteaupauvre*) du patois gallo, la mise en scène de truculents conteurs bretons bien conscients des *effets* qu'ils produisent sur leur auditoire (Simon Le Priol dans *La Fée des Grèves*, le nain Fier-à-bras dans *L'Homme de fer...*) sont autant d'hommages du romancier à la culture orale bretonne. Dans un jeu de miroir où les deux voix tendent à se confondre, le narrateur févalien emprunte au conteur traditionnel ses tics et ses usages : formulette qui ouvre ou ferme le conte, expression populaire, clin d'œil, effet d'annonce ou de suspens... la voix narrative se superposant à la voix du personnage conteur³⁷.

Pour conclure, l'on peut dire que, dans ses romans-feuilletons, Paul Féval traduit pour le grand public les inquiétudes et aspirations de ses compatriotes de la « Renaissance bretonne » en œuvre romanesque. Conscient lui aussi de la disparition inéluctable de la Bretagne archaïque, il cherche à en fixer les ultimes manifestations en faisant revivre, par sa plume, les derniers témoins d'une culture menacée.

³⁶ À l'instar de La Villemarqué, Féval considère cependant que son rôle n'est pas de « conserver les cadavres », mais de faire vivre les traditions bretonnes en les adaptant aux besoins de la fiction. Paul Sébillot note ainsi : « M. Paul Féval a fait des nouvelles parfois assez longues avec de courts récits des bords de la Rance ou des environs de Rennes, et il a chargé le canevas primitif de broderies sous lesquelles il est difficile de le retrouver. » (*Contes populaires de la Haute-Bretagne*, Paris, G. Charpentier, 1880, p. XI).

³⁷ Cf. Félicité de Rivasson, « Fonctions du personnage de conteur dans l'œuvre narrative de Paul Féval », *Le Rocambole. Bulletin des amis du roman populaire*, 2016, Le mystérieux Paul Féval, p. 207-220.